

*Dans la ville interminable de mon chagrin, les gens parlent froid, les pieds
tournent à vide. Ça sent la fumée moite des grands feux d'hiver qui
consument l'été. Tout le monde a abandonné.*

Aujourd'hui,

il ne grise plus,

il ne chie plus,

il ne pleure même plus dans le vent.

*Ici, les gens rentrent les yeux au creux des terriers, la peur tressée dans les
cheveux. La rue grise et ses vieux loups de trottoir.*

Mikella Nicol, *Voyages*, p. 57

le Pied

[Revue littéraire]

Le *Pied* est la revue littéraire des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal. En ligne : leped.littfra.com
Le *Pied* est sur Facebook (*Revue Le Pied*).

Rédaction

Karianne Trudeau Beauoyer, *rédactrice en chef*
redaction@leped.littfra.com

Thara Charland, *secrétaire de rédaction*

Association des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal (AELLFUM)

3150, av. Jean-Brillant, local C-8019, Montréal (Québec) H3T 1N8

Édition et révision

Amélie Bélanger, *éditrice*

Mikella Nicol, *éditrice*

Félix Durand, *adjoint à l'édition*

correction@leped.littfra.com

Comité de lecture : Alexie André Bélisle, Matthieu Baudry, Marie-Hélène Bélanger, Thara Charland, Félix Durand, Alexandre Duret, Amélie Hébert, Cassandre Henry, Hélène Laforest, Kevin Lambert, Olivier Libersan, Laurent de Maisonneuve, Marion Malique, Stéphanie Paradis, Stéphanie Proulx, Claudie Provencher

Correction des épreuves

Amélie Bélanger, Karianne Trudeau Beauoyer

Collaborateurs à ce numéro

Raphaëlle Beauregard, Zaynab Bourezza, Thara Charland, Vanessa Courville, Roxane Desjardins, Boris Drovski, Félix Durand, Sarah Fontaine, Nadine Hammoud, Pascale Harfouche Chedid, Lydia Képinski, Perrine Leblan, Baron Marc-André Lévesque, Charlie Leydier Fauvel, Olivier Libersan, Laurent de Maisonneuve, Déric Marchand, Mikella Nicol, Jérémie Perreault, Alexandre Roy, Karianne Trudeau Beauoyer

Diffusion et organisation des événements

Baron Marc-André Lévesque
evenements@leped.littfra.com

Rédaction web

Léonore Brassard
web@leped.littfra.com

Graphisme

Gabrielle Matte

Impression

Mardigrabe inc.

Infographie

Stéphanie Proulx
Élise Warren

Illustration de la couverture

Élise Warren

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2014

Les textes de prose (essai ou création) soumis doivent être d'au plus 1 500 mots; les textes en vers ne doivent pas excéder quatre pages. Les textes doivent être soumis en format .doc par courriel à l'adresse redaction@leped.littfra.com avec « soumission de texte » comme objet du message. Le nombre de mots et le nom de l'auteur doivent être indiqués dans le document. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur participera. L'auteur doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. La date de tombée pour le numéro d'hiver 2015 est le 2 octobre 2014.

Le Pied en ligne (leped.littfra.com) diffuse tous les textes de la revue imprimée ainsi que des textes inédits. Pour soumettre un texte à la revue en ligne, envoyez le document à web@leped.littfra.com. La longueur maximale pour le Web est 1 500 mots; pour un projet de plus grande envergure, il est préférable de consulter le rédacteur web d'abord.

- 5 **AU LECTEUR**
- 6 **TÉLÉGRAMME
D'UN AGENT GLOBE-
TROTTEUR À UNE FEMME
QUI RÉSIDE AILLEURS**
Baron Marc-André Lévesque
- 8 **VIDE ET VERTICAL**
Félix Durand
- 12 **SACCADE**
Olivier Libersan
- 16 **SPLEEN PATRIOTIQUE**
Zaynab Bourezza
- 21 **LA RUPTURE**
Alexandre Roy
- 26 **LUNDI**
Laurent de Maisonneuve
- 27 **LASCAUX**
Lydia Képinski
- 28 **ONLINE SHOPPING**
Nadine Hammoud
- 30 **MÉTROPOÈME**
Perrine Leblan
- 32 **RÉCHAUFFEMENT
CLIMATIQUE**
Jérémi Perrault
- 37 **LE DÉRAMEUR**
Boris Drovski
- 40 **L'OISEAU SANS
CŒUR**
Charlie Leydier Fauvel
- 43 **LA PLAGE
CONDAMNÉE**
Déric Marchand
- 46 **ET SI LES TARENTULES
AVAIENT DES
OREILLES?**
Pascale Harfouche Chedid
- 50 **ABSTRACTION
SYNTHÉTIQUE**
Vanessa Courville
- 52 **LES PERLES**
Thara Charland
- 54 **J'AI COUCHÉ MA
PEAU À CÔTÉ DE LA
TIENNE POUR
CONTINUER**
Karianne Trudeau Beauoyer
- 57 **VOYAGES**
Mikella Nicol
- 60 **LÈCHE MA PLAIE,
ELLE EST PROFONDE**
Raphaëlle Beauregard
- 63 **DEHORS DE VOTRE
BRÈVE MAISON**
Roxane Desjardins



cher lecteur,

merci pour la délicatesse
des hymnes chantés tout bas pour soi,
pour l'urgence des sutures
de ta parole à la nôtre
dans ce qu'il reste à abattre
d'un tumulte qui ne se tasse pas.

on finira peut-être la route avec la voix
couchée en chien de fusil avec demain,
mais on se fera l'honneur
de déshabiller l'avenir de le couvrir de nos corps
de papier raturé.





Télégramme d'un agent globe-trotteur à une femme qui réside ailleurs

BARON MARC-ANDRÉ LÉVESQUE

(24 juin 2014, Buckingham Palais)

J'ai glissé un tip généreux dans la poche du gars des télégrammes, stop. Faudrait pas que l'information tombe dans les mains de mon épouse, virgule, Louise, stop. Ce sont des informations sensibles, stop. Ici c'est long sans personne à qui parler, stop.

Écoute Sophie, virgule, je t'aime, stop. Je sais que c'est difficile et je sais que, virgule, bon, virgule, la distance et tout c'est pas évident, virgule, mais je sais pas vraiment quoi te dire à ce stade-ci, stop. Je m'ennuie de nos dialogues cybersensuels qui me décalageaient l'horaire, virgule, tes seins chauds me manquent et ton souffle s'est perdu en Atlantique, stop. J'aurais aimé t'écrire une, ouvrez les guillemets, frénésie postale sans pareille, fermez les guillemets, stop. Je suis désarmé, virgule, inculte et bègue, stop. Tire la chaîne de ma tondeuse avec tes mots, stop. Écris-moi quelque chose de nous dans la toundra postsoviétique, virgule, dans la course sauvage de tes cheveux, stop.

Sophie j'ai tué un homme hier, stop. Sophie je vais tuer une femme dans quelques minutes, stop. Sophie ton amant est une mauvaise personne, stop. Sophie empêche-moi de sombrer si un jour je reviens, stop. Sophie ne me pardonne jamais, stop. Sophie aime-moi, stop.

Ici tout est en marbre même la nappe, stop. Ici c'est surabondance de luxe et de château-esque, virgule, comme des bourrelets d'or, virgule, boulimie de l'Empire, stop. C'est dégueulasse tellement c'est beau, stop. C'est beau tellement c'est dégueulasse, stop. C'est ce que je me dis pour arranger les choses dans ma tête, stop.



Sophie, virgule, je serai franc, virgule, je sais qu'il y a quelque chose qui cloche, stop. Je sais pour toi et Chose là, virgule, dont le nom m'échappe, stop. J'ai vu les photos, virgule, j'ai tout vu, stop. J'espère qu'il te chatouille à la bonne place, stop. J'espère que ta voix d'incendie brûle Villeroy à nouveau, virgule, dans le creux du coude de la nuit, stop. J'espère avec une sincérité brutale que tout va bien pour vous, stop, tabarnaque, stop. C'est Louise qui sera contente, stop. Elle paie probablement mieux que moi le gars des télégrammes et sait probablement tout, virgule, et si c'est le cas, virgule, je la salue au passage, stop. Avec l'argent du divorce, virgule, elle pourra lui payer en guise de merci un beau château dégueulasse, virgule, avec une fontaine de chocolat pis une autre de whisky, stop. Qu'elle crève riche dans son bain en or elle le mérite bien, stop.

C'est long ici dans l'ombre, virgule, à attendre de tuer, stop. Quand le sang va revoler sur les journaux, virgule, personne ne connaîtra l'artisan au bout du couteau, virgule, ouvrier spécial qu'on exécutera le lendemain, stop. Personne n'aura de fleurs pour ma mère quand ils vont rapporter mes pièces au pays, stop. C'est long ici dans l'ombre, stop. Au moins, ce sera un écrasement splendide quand tu recevras cette lettre, virgule, quand les hamsters dans ta tête se dévoîteront le pied en passant sur mes derniers mots de mort, stop. Sophie, virgule, tu sauras au moins que le gars qui a tué la Reine l'a fait en pensant à toi, stop. Tu raconteras ça aux enfants laids que t'auras avec Chose, stop.

et c'est signé deux points

ton Jean-Claude Fortin avec un stylo à bille dans la salle de bal, stop.

Ça finit de même, stop.

Vide et vertical

FÉLIX DURAND

l'esquisse et la
soif de sédiments

un spasme tiède
et nu

délit vertical
de la perspective

au fond de la

gorge

l'énigme blessée

« la figure blanche
de l'espace »

la lenteur des
dépôts de

calcaire

l'espace vide

une palissade entre
le cloaque
incendié du

le vierge regard et

ton silence
un gouffre vide
et mou

précaire comme
une bête de cirque

interdite et dépossédée
de la surenchère
du langage

l'échec de la
figuration (et du
parti pris des
choses) en proie
au génocide

ton silence morne

des fosses de
néant



Saccade

OLIVIER LIBERSAN

*Seul le développement le plus élevé et le plus heureux
peut faire que les gens sachent avoir une gaieté communicative,
c'est-à-dire irrésistible et pure.*

Dostoïevski, L'adolescent.

Il y a trop de choses. Beaucoup trop. Depuis trop longtemps.

Ses yeux s'ouvrent. Elle rit. En repoussant les draps. Elle rit. En faisant ses bagages. Elle rit. À en perdre haleine. La gaieté l'étreint de toutes ses forces. Il se lève. Il parle. Lui dit qu'elle ne peut pas s'en aller. Qu'elle ne peut pas abandonner ses enfants. Qu'il l'aime. Il lui montre son alliance. Ridicule. Le désespoir de l'homme s'estompe. Lentement, elle ne le voit plus. Des lames de joie balaient son corps. Troublent sa vision.

Elle sort de la chambre. Il la retient. À peine. Elle passe devant des bottes. Celles d'une jeune fille. D'une enfant. Elle les aurait mises dans la garde-robe. Mais le rire est là. Elle ne connaît plus que la férocité du son répétitif. Rageur. La porte grince de son bruit habituel. Un frisson. Et s'ils se rappelaient. Et si la routine demeurerait. Elle pousse deux ou trois fois le bouton de la sonnette. Tous sont bien réveillés. Conscients. Tous savent qu'elle s'en va. C'est important. On ne part pas comme ça. Sans dire au revoir.

Le rire la suit dans la voiture. Elle met la clé dans le contact. La radio est éteinte. Elle se laisse bercer par les coups irréductibles, sauvages, qui l'envahissent. Elle voit les objets épars sous les sièges. Elle s'arrête. Jette tout par la fenêtre. Le silence déborde de rires. Elle regarde partout. La route scintille. Tout est neuf. Sain. Brillant. Aucune fin ne se précise. Que des commencements. Elle doit tout achever.

Elle dort sur la banquette arrière. Couche dans de petits motels. La nuit, les ventilateurs tournent. Les pales vrombissent. Le même



mouvement dans le vide s'étend. Se tord. L'ampoule de la salle de bain clignote. La petite saccade. Sèche comme le vol d'une sauterelle. Des fleurs éclosent dans ses rêves. Elle coupe les corolles. Comme un jardinier. Elle les garde dans sa main. Elles se fanent. Sèchent. Et les pétales se dispersent sous son souffle. Il y en a d'autres en réserve. En attente. Elles n'en ont plus pour bien longtemps.

Le compteur s'emballa. Elle traverse les frontières. Les gens lui parlent encore. Ils ne comprennent pas. Elle n'a plus qu'une seule et même syllabe à leur offrir. Un seul cri. Le rire est contagieux. Mais il ne se communique pas à tous. Elle va loin. Elle ne s'arrête pas. Ceux qu'elle rencontre dans cet ailleurs parlent moins. Certains rien. Corps vagues sans nom. Il n'y a pas besoin de plus. Ils partent au matin. Chacun de leur côté. La brume plonge sur le paysage. Elle oublie. Tout se brouille. Le premier aussi vague que le dernier. Tout s'évapore. Pas de traces, pas d'au revoir. Chacun son rythme. Le rire ne varie pas.

Elle mange. Elle boit. Entre deux hoquets. Entre deux éclats. Le rire ne lui laisse pas beaucoup de temps. Ses vêtements flottent sur son corps. Une voie à sens unique. Tout doit sortir. Son corps devient un désert aux étendues immaculées. Elle ne peut pas faire autrement. Il ne peut y avoir de place que pour l'allégresse.

Les roues tournent. Des cahots traversent l'habitacle. Comme des sursauts de joie. Un chien sur le bord de la route. Elle s'arrête. Il ahane dans la canicule. Elle l'écoute respirer. Un souffle rapide. Deux lents. Puis trois très courts. Il reprend au début. C'est le bon. Elle le fait monter sur le siège du passager. Elle le nourrit. Lui caresse la tête. Elle l'écoute respirer.

Le bitume est noir. Elle conduit de nuit. Pour échapper au temps. Il n'y a pas d'étoiles. C'est elle qui les a éteintes. Le ciel est aussi noir que l'asphalte. Les étoiles ne tolèrent pas qu'on brille plus qu'elles. Elle ne s'arrête pas. Elle ne peut pas se perdre. Elle ne va nulle part. Immobile. Elle bouge mais ne se déplace pas. Les étoiles lui en veulent d'être comme elles. Un autre point dans un vide encore à faire.

Le pneu avant crève. Elle n'a plus d'argent. Elle vend la voiture. Elle n'en tire presque rien. Ce n'est pas encore ça. Elle rit. La plage. Une

cabane entre deux dunes. Les roseaux fouettent tranquillement l'air. Inlassablement. Elle court voir le propriétaire. Les vagues frappent le sable. Elle pose le peu qui lui reste sur la table. Le propriétaire ne la regarde pas. Il sait. Il n'y a pas de danger. Trop de souvenirs de gens en joie. Des espoirs éparpillés. Des gens qui ne finissent jamais bien. Seuls.

Elle marche sur la rive. S'accroupit. Elle amasse les coquillages. En miettes. Amas de fragments épars. Taches blanches sur tableau beige. Elle en remplit des seaux. Pas pour les conserver. Ni les vendre. Elle les enterre profondément. Sous la dune. La mer ne serait pas une bonne option. Le ressac. Tout serait à recommencer. Elle avance. Progresses. Elle compte ses pas. Une séquence. Une autre. Et encore une. Elle ne fait pas de grand total. Il n'y aurait rien à en dire. Derrière elle, la plage est lisse, propre, il n'y a plus de points blancs. Le chien a compris. Il n'aboie plus. Il marche devant elle. Il ne laisse pas de marques. Une toile unie. Monochrome. Et le bruit de l'eau.

Le soir, elle allume des feux. Assise dans la même chaise pliante. L'aluminium rouillé hurle quand elle la déplie. Elle la pose sous la lampe accrochée à l'auvent. La cabane d'un côté. Le feu de l'autre. Elle brûle les bouts d'épave qu'elle trouve. Elle les scie parfois pour qu'ils brûlent mieux. Un feulement doux. La scie mord dans le bois. La branche dans la main gauche. La main droite qui bat la mesure. C'est important. Il ne faut pas qu'il en reste. Des naufrages. Des souvenirs de noyade. Le feu crépite. Le vent souffle. La flamme oscille. Prête à s'emparer d'autre chose. Quelques insectes volètent tout autour. Elle regarde son petit incendie et la flamme reprend sa place. Les phalènes viennent se tuer sur la lampe. Staccato de petits corps brûlés. Elle ne s'arrête pas.

Le jour. Une vague plus forte que les autres. Le chien s'arrête. Elle s'écoute respirer. Elle est près du but. Plus de béquilles. Plus de métronome. Le tempo est juste. Elle a foi. Le chien part. Elle sait ce qu'il faut faire. Il détourne la tête. La regarde. Continue. Encore un bout de chemin.

Elle marche sur la rive. Le sable est chaud. Il lui chauffe les pieds. Les yeux. Encore des lames de joie. Elle rit. Le soleil. La chaleur. Sa lumière intense. Il n'y a plus que ça pour la pousser à vivre. Pour la faire agir. Se

mouvoir. Elle décharge tranquillement chacune de ses armes. Une à une. Puis, deux, trois, quatre à la fois. Elle tire mollement sur son cadavre. Indolente. Le rire dévaste le peu qui reste. De très belles funérailles. Elle ne pleure pas. Elle a fini. Plus rien à verser sur son corps. Elle attend. C'est long.

Il pleut. Elle se lève. L'eau ruisselle sur le toit. Il n'y a plus rien. Le rire a tout pris. Mais... la couchette, les draps, la glacière, la chaise, le sable, ses cheveux, le vent, la porte, les nœuds dans le bois, le ressac, ses ongles, la lumière, la scie, la couleur, les clés sur la table, sa tête, les mots. Ils reviennent. Elle ne peut plus les chasser. Le rire s'est enfui.

Elle sort. Une flaque dans un creux. La surface sautille de petites gouttelettes. Tout se brouille. Elle voit l'horizon. Clair. Plein. Elle marche. Vers un but. La mer s'efface. Le silence. Elle parle. Chante. Hurlé. Elle s'emplit des échos de sa voix. La pluie. Tout ça vient d'elle. Un pied devant l'autre. Le grand lien n'est plus. Le sol sous ses pas. Rien qui colle. Plus de rythme. Elle ne s'arrête pas.

Spleen patriotique

ZAYNAB BOUREZZA

À mes côtés, ma mère s'était enfin endormie, les larmes séchées par le silence et les joues rosies de fatigue par la chaleur sèche et somnolente qui nous avalait. À seulement huit ans, je n'avais jamais vu la mort de si près. Le taxi avançait en trombe et plongeait dans les détours rocambolesques, des courbes plus que généreuses d'immenses ruines érosives, et patinait sur les routes zigzagantes dans lesquelles vous pouviez lire votre avenir, une fatalité à la fin dangereusement verticale.

Bref, j'étais enfermée dans une boîte de conserve ambulante, qui avait de lourdes tendances suicidaires. Mon seul espoir tenait à un bout de ceinture de *sécurité*, en décomposition, auquel je m'agrippais désespérément, simplement pour calmer mon cerveau déjà lourdement atteint d'une hypocondrie exponentielle.

On se rendait à l'enterrement de cet inconnu qui était pourtant le père de ma mère. Toutefois, je me souviens que de son vivant, pour me faire rire, il répétait sans cesse, de sa voix forte et assurée, ces quelques mots de français : « Troisième bataillon... Salopard! » C'était assez pour provoquer chez tous une incontinence urinaire et oculaire. J'étais alors prisonnière de ce rire incontrôlable qui était le fruit amer d'un vestige de la colonisa... pardonnez-moi, du *protectorat* français. Mon grand-père vivait dans une maison qu'il avait construite de ses mains, sur le bord d'un précipice, poussée par les quatre vents. Quelque part dans un village perdu, situé dans un pays lointain qui pourtant était le mien.

C'est avec une gueule à la Picasso et le cul engourdi que nous étions arrivées à l'enterrement de mon aïeul. Ma grand-mère était la seule habillée de blanc. « Grand-papa » aussi était entouré de blanc. Il avait jadis les yeux d'un bleu électrifiant qui vous donnait quasiment une claque rétinienne à réveiller vos neurones les plus poussiéreux. Ils étaient maintenant fermés à jamais. Sa barbe, bien rasée, nous

aveuglait sous le soleil de ses reflets dorés. Mes oncles et mes tantes pleuraient comme un nouveau-né qu'on aurait échappé par accident, dont les yeux se seraient métamorphosés en fontaines dans le but de nous noyer dans la culpabilité. On se désolait de tous côtés : « Il est parti trop tôt! » Il avait inexplicablement excédé d'une décennie le cap des cent ans. Je dirais qu'il est parti en retard, qu'il avait même dépassé la date limite : son corps, miné par la vie, n'était habité que par les échos de son esprit qui l'avait déserté depuis vingt ans déjà. Les gens présents me serraient dans leurs bras en répétant mon nom, mais leurs visages me semblaient d'un mutisme désarmant. Le cimetière était un joli terrain décoré de vieux monuments majestueux, si on oubliait qu'il était un dépotoir humain.

Pendant que les adultes pleurnichaient et ressassaient des souvenirs embellis par le chagrin, je renouais avec mes cousins. Pendant des jours nous nous sommes aventurés dans le vieux village, un paysage hanté. Nous allions d'abord pêcher des requins imaginaires dans la rivière principale, où finalement nous plongeons, pour ressortir les mains grouillantes de têtards. Le soir arrivé, nous nous perdions dans les bois hostiles, s'improvisant en un petit groupe d'exorcistes en expédition, à la chasse de goules voraces et de djinns fumants. Au moindre craquement, quelques-uns s'exclamaient en bafouillant des formules vaines du livre sacré. En fin de journée, nos estomacs, guidés par la faim, nous ramenaient à la maison, où nous étions forcés à l'exil par les hurlements d'immenses dindes sur le point d'être farcies. Alors, nous arrachions aux arbustes leurs améthystes férocement sucrées que l'on partageait avec les chiens errants du coin.

Lors de ma dernière journée, parcourue d'une nostalgie éphémère, j'avais décidé de prendre une marche seule pour emmagasiner le plus de souvenirs possible. En me levant le matin, dans mes narines, les odeurs de menthe sucrée et de beurre s'entrelaçaient avec celle du fumier, pour coexister en harmonie dans mes poumons. Sur mon chemin, je croisai mes oncles, une masse clairsemée de visages basanés, aux yeux riants et rusés, leur bouche déversant un flot de paroles bienveillantes.



Plus loin sur ma route, j'aperçus de prétentieux pics de verdure hirsute, avarés et assoiffés d'eau, source de vie, raison d'être de leur existence, la foi ancrée jusque dans le tronc, pâmés sous les cieux. Ils priaient les dieux sourds et dans des balancements déracinés, racontaient leurs malheurs par des hurlements inaudibles avec l'espoir désespéré de leur soutirer quelques larmes, pour ensuite s'accaparer de leurs racines difformes motivées par leur cupidité fourchue. Puis enfin rassasiés, ils se morfondaient dans leur subsistance éhontée, vivant de leur butin acquis par la pitié déshonorante plutôt que leur ingéniosité.

Sous mes pieds, le sentier battu et rougi avait vu couler le sang de mes ancêtres, des envahisseurs, d'autres « invités forcés » aux poignets enchaînés et de ces envahis, ces guerriers, gardiens éternels de ce jardin bosselé, élevés sur leurs chevaux à la crinière fière — digne du défunt roi de Barbarie — qui ont marqué notre sol et nos cœurs de leurs sabots tonitruants, battant au rythme de cet hymne de la liberté, celle qui n'a su se faire dompter.

J'avais la peur au ventre et les jambes affaiblies lorsque j'ai voulu traverser la route, parsemée de ravins d'une beauté meurtrière où reposaient des fleurs incrustées dans des buissons d'un vert troublant. Rares et précieux, ces diamants rosés avaient bu aux rivières écarlates. Et sur ce sol aride reposaient d'autres fleurs bleuies, barbelés de glace à l'affût, qui vous coupent le souffle et la chair, parant des plaies béantes poussiéreuses du sol, aux surprises sifflantes et envenimées.

Très rapidement, les rochers violents aux pointes saccadées s'effacèrent pour laisser place au silence granuleux, immense sablier à l'abri du temps. Il était habité par le même vent sec, ermite qui courtisait ces jeunes oasis coquines, invisibles dans leur pudeur, sous le regard brûlant de leur père austère.

Je partis alors me réfugier dans ces maisons faites de boue et de sueur, peinturées de chaux, élevées par ces murs virils en béton ornés de carreaux aux délicates gravures divines. Une ville dans l'ombre que des oiseaux confondraient avec des cailloux agglutinés aux pieds de montagnes rassurantes qui vous effaçaient par leur grandeur, ornées de lourds bonnets enneigés, qui les faisaient redescendre sur terre.



Elles avaient l'esprit embrumé à l'infini par ces nuages égarés, guidés par des éclairs aveuglants et muets.

Leurs bergers disparus, foudres d'escampette, les moutons célestes se dispersaient dans la confusion, arrivés au-dessus de la Mer du Nord à l'humeur froide et indéchiffrable, celle qui avait pourtant bercé un demi-dieu assoupi dans sa grotte, coquille de roc reflétant l'écho de ses douces lamentations, amante de ce sol effrité qu'elle effleurait depuis la nuit des temps, sous l'œil inquisiteur de son époux impétueux, l'océan au tempérament vaste et imposant qui avait pris l'ouest, les yeux larmoyants d'une jalousie transparente.

Le jour basculé et la nuit tombée, le firmament était éclairé par mille et une étoiles, de celles qui exaucent vos vœux. Elles se chuchotaient dans le creux de l'univers et s'esclaffaient devant ce spectacle perpétuel, cycle d'une puérité vicieuse.

Le lendemain, après des heures comprimée dans le même taxi maudit, je me retrouvai dans l'avion, feignant le confort dans mon siège droit. À travers le hublot, je le voyais rétrécissant, c'était un beau pays, comme il y en a tant, 197 au total. Je n'étais pas emplie de *fierté* risible comme mon père l'avait toujours voulu après tant de réprimande, mais d'une profonde compréhension. Le nationalisme me dégoutait. Dans *notre* pays, on avait pas une langue, mais un dialecte polyglotte parlé en majorité dans une nation qui reniait son héritage aux visages multiples, pour se barricader dans cette vague illusion unitaire que nous chantaient nos dirigeants irréprochables. Notre identité, notre histoire, s'étaient effacées. On avait préféré nous faire adopter celle du dernier envahisseur, ou nous avait donné l'option d'accepter l'étiquette de « tribu sauvage radicalement civilisée ». Je continuerai tout de même à parler ma langue bâtarde, plutôt que de prétendre être une étrangère sur l'Afrique de mes ancêtres.

À l'atterrissage, les gens applaudissaient, comme s'ils avaient été témoins d'un miracle. Malgré les statistiques selon lesquelles les chances de mourir dans un crash aérien sont d'une sur poignée de millions, je dois admettre que les chances de survie y semblent quasi nulles, surtout à 30 000 pieds d'altitude. Pour ma



[P] SPLEEN PATRIOTIQUE - ZAYNAB BOUREZZA

part, ce n'est qu'après avoir passé les douanes que je me sens enfin chez moi.

Ce que je dirais à mon père est que j'aime mon pays comme on est apaisé par les premiers rayons du printemps, et je le respecte comme on pose un baiser sur le front de nos aînés. Je n'ai pas choisi ma famille, ni ma nationalité. Pourtant, j'accepte les faits, car c'est la seule manière d'y faire face. Maintenant que je sais d'où je viens, je ne saurai toujours pas où la vie me mènera, mais au moins, j'aurai la conscience tranquille.





La rupture

ALEXANDRE ROY

I-Narratif

Raymond Queneau était contrarié. Selon lui, lorsqu'on dit neuf heures, c'est neuf heures. Or, dix heures du soir approchaient et André Breton demeurait obstinément absent. « Il le fait exprès. C'est toujours pareil avec André », maugréait Queneau en sirotant un troisième scotch en trois fois moins d'heures.

Breton bonifia son retard d'une quinzaine de minutes avant de franchir la porte du café Monet (xvi^e arrondissement, Paris) où Queneau lui avait donné rendez-vous. « Pas trop tôt! » grommela le futur cofondateur de l'Oulipo. « Bon alors, qu'est-ce que tu me veux? », répondit l'autre avec une nonchalance qui semblait vouloir dire : « Je suis André Breton, je suis en retard si je veux, or je veux. »

Queneau ravala sa rage, mais la régurgita aussitôt tant elle était amère. Il fit donc l'inventaire des quatre vérités de Breton. Le père du surréalisme fut ainsi qualifié coup sur coup de tyran hargneux, de fanfaron vaniteux, d'ordure avariée, de tête de nœud, de trou du cul, d'enflure et de lunatique écervelé. Ladite enflure répliqua sereinement que tout cela était faux, que Raymond Queneau était bourré comme toujours, que Raymond Queneau était simplement jaloux de son succès, succès qu'il n'aurait jamais, n'étant, Raymond Queneau, qu'un pauvre type sans talent, condamné à la médiocrité, qu'une petite teigne merdeuse, qu'un moins que rien, etc.

Queneau, après avoir réfuté tout cela en bloc, prophétisa que son succès surviendrait seulement si on lui accordait un brin de liberté. À ce propos, il s'avéra qu'il en avait marre du surréalisme, vraiment marre! « Tout ça, c'est de la foutaise, c'est que des conneries. Tu verras... Tôt ou tard, les gens constateront à quel point c'est vide, factice, dénué de sens et d'intérêt. Ils se lasseront de toi et de tes fabulations ridicules. » Breton rigola hautainement, défia le ciel, poing en l'air, de concrétiser de telles





prédictions, se commanda un whisky qu'il enfile d'un seul trait, puis fit civilement observer à Queneau qu'au fond, il n'avait qu'à se tirer s'il n'était pas content; le surréalisme ne souffrirait pas de son absence (sous-entendu : il s'en porterait mieux). Queneau, pas content justement, répliqua que c'était précisément là son intention. « Mais sois sans crainte André, je ne t'oublierai pas », assura-t-il en levant son verre. « J'aurai soin d'écrire des best-sellers dans lesquels je révélerai au monde entier quelle pourriture tu es. »

Sur ces belles promesses, l'homme qui rédigerait cent mille milliards de poèmes se leva avec emphase, tourna les talons, puis s'empressa de quitter le café Monet en titubant légèrement.

II-Alexandrins

Maudissant le retard du sombre individu
qu'il avait convoqué, ce soir, café Monet,
Queneau broyait du noir, vraiment n'en pouvait plus.
Près d'une heure déjà qu'André Breton tardait.

Dix minutes plus tard, l'insolent arriva.
Queneau le méprisa d'un regard belliqueux.
Breton resta de marbre et puis considéra
avoir droit au retard si tel était son vœu.

Saturé d'une rage impossible à régir,
Queneau vociféra et se mit à rugir :
tyrannique démon, vaniteux fanfaron.
Breton lui reprocha d'être pris de boisson.

Celui qui écrivait mille milliards de poèmes
déplora son statut d'homme sans liberté.
Il rêvait du bonheur d'une vie de bohème,
qu'il n'atteindrait jamais à moins de désert.



Ces avant-gardistes nommés surréalistes,
 Queneau les estima condamnés au déclin.
 Breton défia les dieux d'opérer ce destin,
 puis évinça Queneau de son groupe d'artistes.

Ce dernier déclara qu'il avait justement
 caressé le dessein de rompre avec ces cons.
 Il quitta le café en faisant le serment
 d'écrire des pamphlets se moquant de Breton.

III-Bulletin de nouvelles

L'animatrice. — Nous retrouvons sans plus tarder notre envoyé spécial, Richard Partouz, au café Monet, xvi^e arrondissement, Paris. Richard, il y aurait donc des développements dans l'affaire « Raymond Queneau n'en peut plus d'attendre ».

Le reporter. — Oui, Francine. Il semblerait que l'homme tant attendu soit enfin arrivé. Il s'avère, par ailleurs, que cet homme n'est nul autre qu'André Breton, bien connu pour être l'un des membres les plus influents du groupe des surréalistes, qui font beaucoup parler d'eux ces derniers temps.

L'animatrice. — Effectivement, Richard. Nous le voyons à l'écran. C'est bien d'André Breton qu'il s'agit. Quel revirement! J'en profite pour rappeler qu'un reportage complet sur André Breton et le surréalisme suivra tout de suite après cette émission. Maintenant Richard, croyez-vous être en mesure d'en savoir un peu plus sur les motifs d'un tel retard? Lequel, selon nos sources, avoisinerait l'heure et quart...

Le reporter. — Je m'approche de lui, Francine. Nous allons voir... Monsieur Breton, pourriez-vous livrer quelques explications à nos téléspectateurs pour justifier un retard aussi important? Vous conviendrez que ce n'est pas très courtois.

André Breton. — Je suis André Breton. Je suis en retard si je veux, or je veux.



Le reporter. — Vous l'avez entendu comme moi, Francine. Monsieur Breton, visiblement, n'éprouve pas le moindre remords, et ce, malgré un retard d'au moins une heure et quart, je le rappelle. Devant tant d'arrogance, il y a lieu de se questionner : comment peut-on moralement justifier un tel manque de considération envers ceux que l'on côtoie?

L'animatrice. — Je suis certaine que nos téléspectateurs se posent la même question, Richard. Maintenant, peut-être pourriez-vous tenter de recueillir quelques réactions de monsieur Queneau. Se sent-il heurté d'être si peu considéré?

Le reporter. — Voyons ce qu'il a à nous dire... S'il vous plaît, monsieur Queneau, quelles sont vos réactions devant un tel mépris, qui plus est, de la part d'une personne que vous considérez sans doute comme un mentor?

Raymond Queneau. — Cela ne fait qu'ajouter au fiel que j'ai tranquillement cultivé contre lui ces dernières années.

Le reporter. — Que lui reprochez-vous, outre son manque de ponctualité?

Raymond Queneau. — Peu de choses... seulement d'être un tyran hargneux, un fanfaron vaniteux, une tête de nœud, une ordure avariée, un trou du cul, une enflure, un lunatique écervelé et je pourrais continuer ainsi longtemps.

L'animatrice. — Des propos très durs, Richard, qui en disent long sur l'humeur de monsieur Queneau... Cela dit, ce n'est pas la première fois que le terme « tyran » est employé pour décrire l'attitude de monsieur Breton envers ses proches. Selon certaines rumeurs, il aurait même formellement interdit aux membres du groupe des surréalistes de fréquenter les salles de concert... Et pour quelle raison encore? Simplement pour contenter son aversion personnelle pour la musique... Enfin, revenons-en à la querelle qui sévit, café Monet. Nous avons demandé à nos téléspectateurs ce qu'ils appréhendent comme réaction de la part d'André Breton face aux propos qui viennent d'être tenus contre lui. Voici ce que vous avez répondu à la maison : soixante-douze pour cent pensent que Breton répliquera par d'autres insultes. Quinze



pour cent croient au contraire qu'incapable de répondre, il fonda en larmes. Les treize pour cent restants se disent indécis. D'ailleurs, Richard, êtes-vous à présent en mesure de livrer des réponses à ce sujet?

Le reporter. — Alors oui, Francine! Il y a du nouveau ici, café Monet. André Breton, mettant la haine de son contemporain sur le compte de l'alcoolisme et de la jalousie vient, en prime, de l'inviter à quitter le groupe des surréalistes. Je vous propose donc d'entendre, en exclusivité sur nos ondes, la réponse de Raymond Queneau.

Raymond Queneau. — Ça tombe drôlement bien... Il se trouve justement que j'en ai marre du surréalisme, vraiment marre! Alors oui, c'est avec une immense joie que je tire ma révérence! Adieu.

L'animatrice. — Vous l'avez entendu comme moi. Coup de théâtre! Raymond Queneau vient tout juste de rompre avec le mouvement surréaliste qu'il a fréquenté ces six dernières années. C'est à peine croyable...

Le reporter. — À peine croyable, comme vous dites. J'ai d'ailleurs avec moi Raymond Queneau. Dites-moi monsieur Queneau... Maintenant que vous êtes libre de l'emprise de l'homme que vous qualifiez vous-même de tyran hargneux, des projets pour l'avenir?

Raymond Queneau. — Bien, j'écirai prochainement un best-seller dans lequel je révélerai au monde entier à quel point ce type est con.

Le reporter. — Merci monsieur Queneau. Je cède maintenant la parole à Francine Dupont pour la conclusion...

Lundi

LAURENT DE MAISONNEUVE

Le gars du dep a croisé sur
le bord de la ligne
verte un ee-tee qui
ne rédigeait que
du hasard

Les lignes parallèles
ont allumé
des cigarettes

(de différences)

et
entre elles

une bud dry
empilée sur un tas
de cahiers canada.

Lascaux

À LIRE À HAUTE VOIX

LYDIA KÉPINSKI

chuis

lasse 'cause mes bottes se dé-
lacent quand je fais la chasse aux
lascars

gare où je course
la main chaste
efface-courage

c'est mon
last call,
last go,

dernier départ pour Lascaux.

Online shopping

NADINE HAMMOUD

J'me magasine une dolce vita.
Je veux vivre la vie, surtout pas la mourir.
Ça fait que j'me cherche une job,
un plan d'affaires pas trop cher.

Qu'est-ce tu vas faire quand tu seras grande?

J'vais travailler, c't'affaire, j'vais me bâtir
brique par brique, piasse par piasse.
J'vais manger mes croûtes pis grandir
comme un haricot magique.

Ça se peut qu'après un bout je sois bonne à jeter,
comme les caméras jetables.

Qu'il me reste p'us qu'à attendre que le film termine,
d'être au bout du rouleau,
expirée.

Mais si j'ai un peu de chance, si j'ai de la chance sur un million,
j'vais peut-être m'essayer au bonheur,
à ce combien wonderful world.
Avoir des flos, de beaux enfants Baby Johnson Huggies Pampers.
Deux beaux gros jumeaux.
J'les appellerais Henri pis Kate,
des noms royaux.

Le soir, après les devoirs,
on regarderait le 5 à 7 en famille au canal V,
en mangeant du popcorn king size

pas de beurre pas de saveur.
Pis on se collerait,
on se tisserait serré,
ma petite portée pis moi devant la tv.
On mettrait nos lunettes 3D,
pis tout s'arrangerait.
Tout irait pour le mieux.
On se rendrait imperméables au malheur,
dans notre bulle de cellophane
waterproof pis toute le kit,
à l'épreuve des larmes et de l'ennui.

Vers dix heures, on se coucherait
pis on ferait des sweet dreams my love.
On rêverait aux vacances en juillet,
au Hilton Niagara Falls,
à l'extra bacon du bed and breakfast.

I have a dream,

pis un jour, j'vais l'avoir mon rêve de petite fille,
mon American Express dream.
Qu'on vienne pas péter ma balloune
avec des try again, meilleure chance la prochaine fois,

on est out of stock.



Métropoème

PERRINE LEBLAN

J'ai vu sur un mur du métro toute la colère du monde.

Comme une vomissure, un cri du cœur, un éclat d'obus dans l'ordinaire. La décharge des frustrations et des violences du quotidien, des lettres de peinture noire qui dégoulaient d'un trop-plein de pas assez.

Ces mots vomissaient vos taxes sur le bonheur, vos pilules magiques et vos réponses génériques.

Votre humanité blasée, votre corruption banalisée, vos morts comptabilisées, vos intérêts gadgétisés, votre individualité globalisée, votre main d'œuvre, vos immigrants ostracisés, vos populations délocalisées, vos enfants soldatisés.

Ces mots régurgitaient votre pollution à la chaîne, vos forêts en voie d'extinction, votre planète qui fond, votre béton exponentiel, vos nuages chimiques, vos accidents nucléaires, vos mers de pétrole, votre couche d'ozone en lambeaux.

Votre capitalisme sauvage qui fait s'étendre les gratte-ciel en jungles sinistres, absorbant les derniers rayons du soleil, écorchant jusqu'aux cumulonimbus. Vos villes qui poussent comme des champignons et qui moisissent avant d'éclore.

Ces mots voulaient faire exploser tous les écrans de télé, qui rendent la douleur en HD et le désespoir en dolby. C'est beau, aujourd'hui, on peut même suivre les catastrophes naturelles en 3D; on a quarante-six pouces et les nouvelles quotidiennes pour banaliser la souffrance.

Dans nos postes, il y a des enfants gonflés par la faim sous les balles de leurs libérateurs et des touristes gonflés par l'indifférence sous les flashes de leurs appareils photo. Mais peu importe, on zappe du bout du doigt, parce qu'on a eu notre dose de misère du monde. De toute façon, ce n'est pas en se rendant malheureux qu'on leur rendra leur famille.



Ces mots voulaient déchirer toutes les publicités, qui exposent côte à côte la chair et les cellulaires, qui nous apprennent à voir l'autre comme un objet et les objets en nécessité de posséder. S'endetter pour mieux exister, consommer pour moins penser, passer d'un téléphone à une tablette, d'un humain à un autre : le règne de la satisfaction immédiate et des besoins inventés qui ne seront jamais comblés. Acheter à crédit des voitures aux vitesses auxquelles on ne montera jamais ou des 4x4 au cas où, un jour, on ait besoin de quitter les sentiers battus de notre bitume. Investir dans un condo avec piscine, pour que, surtout, les enfants ne nous reprochent pas un jour d'avoir manqué de quelque chose.

*Je me suis avancé au bord du quai, pris d'un vertige existentiel.
Soudain, l'envie de passer sous le métro, pour voir.*

Voir si ça ferait une différence, voir combien de temps ça resterait dans la tête des gens autour. Voir si ce soir, en allumant la télé, ils n'auraient pas déjà oublié.

Et puis... le métro est arrivé. J'ai suivi la foule qui s'engouffrait dans le wagon, petit mouton dans son enclos.

Station suivante, renversement.

Sur le mur, encore des mots.

Quatre mots tout bêtes, pour dire autre chose.

Quatre mots tout bêtes comme une insulte.

« Le bonheur est simple »

Pas de mode d'emploi ni d'instructions, pas de mise en garde ni de précautions.

Pas de pourquoi ni de comment, comme s'il suffisait de choisir, comme si c'était à notre portée.

Comme un grand débrouillez-vous.



Réchauffement climatique

JÉRÉMI PERRAULT

- On est arrivés, m'informe Fortier au téléphone.
- C'est où, déjà?
- Saint-Hubert coin Sainte-Catherine.

Parfait. Je ne trouve plus mes mitaines. Trop tard pour les chercher plus longtemps. Je verrouille derrière et fourre mes mains au fond des poches de mes jeans en quittant mon appartement. Je tourne à gauche sur Bélanger et presse le pas. Le froid saisit mes orteils à travers mes espadrilles durant ma marche vers le métro.

Debout au fond du wagon, je scrute les alentours, mon regard étudie les rares usagers dispersés parmi les sièges vides. J'ai soudainement l'impression d'être en sens inverse du monde. Ce doit être parce qu'on est entre les heures de pointe, ou parce que Noël approche et que les Montréalais ont mieux à faire que de se rendre dans un bar. Je devrais peut-être faire comme eux et rentrer chez moi? Je décide enfin que la froideur a découragé les gens de sortir et félicite ma bravoure.

Le lieu m'accueille froidement malgré la moiteur tiède de l'air ambiant. L'éclairage rougeâtre ajoute quelque chose de glauque à la faune du Bistro St-Hubert en cette soirée de décembre. Sous le timide rayon de lumière jaune qu'émet un projecteur hésitant, deux filles s'entêtent au karaoké. Une pièce sur *OK Computer*, je crois. Accoudés au comptoir, mes deux amis captent mon attention avec de grands signes de bras; ils semblent en grande forme. On se salue, puis je m'étonne de passer deux bonnes minutes à les rassurer au sujet de mon teint blême. Je couvre peut-être quelque chose?

Je balaie l'endroit du regard. Je me sens comme un intrus, ici. Des rires gras me ramènent sur terre. J'ai raté la blague de Fortier.

- Les regards pèsent ici, vous trouvez pas?





Fortier et Dubuc ne comprennent pas ma question, mais au même moment, les autres amis arrivent en trombe et accaparent toute l'attention. Je tente de me ressaisir alors que nous nous dirigeons vers une table libre.

Tom renverse de la bière sur l'ordinateur portable de Jules. Moment de panique. Il y a là-dedans son dernier travail de la session d'hiver, retardée par la grève étudiante. Lorsque le conflit s'est résolu, en septembre, Jules s'est entendu avec son professeur : il aurait jusqu'à la fin octobre pour déposer la bête au département. Mais la pile de travaux de la présente session s'est rapidement érigée par-dessus celui-ci, repoussant la remise au-delà de la limite.

— Il me reste quelques corrections, des petites niaiseries. Je dépose ça dans deux ou trois jours.

L'assemblée décrète que Jules est le seul étudiant à avoir bouclé une session avant d'avoir terminé la précédente. Nous trinquons à ce tour de force, entassés autour de la table. Je finis par me sentir plutôt bien, malgré mon inconfort et le manque de place. Il y a comme une chaleur qui émane de notre petit groupe. Les railleries à mon endroit ne peuvent percer les murs de cette petite cellule. Je les sens, comme toujours, mais ce soir, ils n'arrivent pas à m'atteindre. Je regarde par la fenêtre à ma gauche. Dehors, une vive rafale charrie une bourrasque de neige contre la vitre. Je frissonne et prends une bonne gorgée de ma pinte.

Je ressasse des souvenirs avec Tom, toujours les mêmes, à travers les conversations croisées. La soirée lève, mais quelque chose dans l'air nous empêche de célébrer la fin de session. L'ambiance est crispée, un peu amère. On fête, mais comme par défaut. On dispute un match nul.

Cette amertume m'accompagne jusque sur le quai du métro. J'ai bien fait de partir, toutes les discussions finissaient par m'ennuyer. Je parcours mon iPod sans trop de conviction. J'essaie de trouver ce qui conviendrait au moment de l'année, à la température. Lorsque les





phares du wagon émergent de l'ombre, j'augmente le volume de l'appareil. Les guitares tonitruantes du dernier Gros Mené couvrent le bruit du moteur tout au long du trajet.

Je sors station Beaubien. Je décide de marcher. La musique continue de brutaliser mes oreilles. Au coin de Christophe-Colomb, je m'arrête au feu rouge. Les automobilistes se font rares, mais je n'ose pas contredire la signalisation routière. Je me sens observé, tout à coup. J'aperçois un homme qui se tient à mes côtés. Il s'adresse à moi. Confus, je retire mes écouteurs et lui demande pardon. L'homme poursuit son monologue :

— ... un hiver doux, l'an passé, hein?! Les jeunes avec leurs pancartes en ont bien profité, hein! Cette année, par exemple, t'es mieux de t'habiller chaudement, mon homme...

Je peine à comprendre le flot qui s'échappe de sa bouche. Je parviens quand même à saisir que selon les météorologistes, l'hiver sera marqué par des froids extrêmes, des dizaines de degrés sous les normales saisonnières. Les experts attribuent la cause de ces grands froids à venir, dont les épisodes devraient être anormalement longs, à la fonte des glaciers du pôle Nord, accélérée depuis plusieurs années par le réchauffement climatique. Curieux paradoxe, s'amuse-t-il, qui plaidera certainement pour la cause des climato-sceptiques. L'homme continue son plaidoyer pour l'environnement, mais divague sur les politiques économiques du nouveau gouvernement provincial minoritaire. Des écueils en perspective, craint-il.

Le feu tourne au vert et nous nous engageons. Je jette un regard de biais. Je sursaute lorsque je me rends compte que l'homme porte, non sans difficulté, un énorme panneau de carton glacé. Sur ce qui me semble être une pancarte électorale, le nom « Papineau » en grosses lettres rouges chapeaute la photo d'un homme : jeune quarantaine, cheveux extrêmement soignés et sourire impeccable, si ce n'est d'une profonde entaille qui perce le carton au niveau de sa canine gauche. Le regard de l'homme pancarté inspire confiance. Ses yeux sauraient





rassurer votre grand-mère, vous lui confieriez vos enfants. Plus encore, la gueule de ce jeune politicien semble être taillée sur mesure pour sourire à une nation désabusée, cynique. J'imagine sa voix, ses intonations pompeuses qui réveilleraient la fibre patriotique de toute une génération désenchantée. Je me surprends à éprouver une sorte d'émotion, même une pointe d'espoir à travers les yeux de cet homme. Dans ma tête, trois mots s'assemblent à mon insu et une phrase prend forme : « Quel grand homme! »

Mon nouvel ami marcheur m'annonce que nos chemins se séparent. Je lui lance un vague au revoir, alors qu'il tourne à l'angle de Fabre direction sud. Je m'arrête un bref instant et observe l'homme s'enfoncer dans l'obscurité, tout en méditant sur l'incompréhensible magnétisme qui émanait du panneau. J'effectue un demi-tour afin de poursuivre mon chemin vers le nord.

J'estime qu'il ne me reste que dix minutes à endurer ce froid sibérien. Durant les derniers mètres qui me séparent de chez moi, je ralentis le pas pour retarder l'instant où la chaleur de mon appartement me lèchera le visage, décripera mes doigts et soulagera mes orteils gelés. J'observe, de loin, les points de repère qui ponctuent l'avancée finale : la borne-fontaine, le vieux chêne, le lampadaire vacillant devant ma porte. Sur ce dernier, un objet est accoté, comme abandonné là. Je suis encore trop loin pour le distinguer. Une planche de bois laissée aux ordures? Un matelas? J'accélère le pas. L'objet se précise dans mon champ de vision, grossit, mais j'ai du mal à bien le voir à cause de mon empressement.

J'arrive enfin à la hauteur de mon logis. Ce que je vois me sidère bien davantage que le vent glacial qui me fouette le visage. Sur le lampadaire est appuyée la pancarte électorale portée plus tôt par l'environnementaliste prophète qui avait pourtant pris le chemin opposé au mien. Le même slogan, la même mention « Papineau ». Le même jeune homme, le même sourire, la même entaille sur sa canine, aussi. Mais ses yeux sont bien plus perçants. Je n'arrive pas à cesser de les fixer. Son rictus qui inspirait la confiance s'est changé en une grimace démente. Autour de moi, le vent a cessé, les bruits de la ville





se sont éteints, il me semble que je n'entends plus que mes tempes battre. Et lorsque j'esquisse un mouvement de recul, au moment où je tente de me défaire de son emprise, que j'essaie de toutes mes forces de m'arracher à son regard pour rentrer à la maison, plonger dans mon lit et m'y terrer jusqu'à ce que la banquise ait complètement fondu, je jure que le politicien de carton me fait un clin d'œil.



Le dérameur

BORIS DROVSKI

On évoque Luka Rocco Magnotta. On tapine. On attire le chaland. Le chaland n'achète pas. Il dénonce. Qu'on tapine. Tant pis.

Un *fluffer* : on l'avait trouvé malin devant une caméra de télévision, qui décrivait comment il opérait, comment parfois il suscitait du désir.

On dit dérameur au lieu de *fluffer*. À l'est. On ne parle pas de ça dans les provinces.

Dix juillet. Montréal nous mitonnait. Cuits du soleil. Je décidai de passer sous la terre. Sur le quai du métro, trois personnes diffusaient trois formes différentes de la terreur des villes, parmi lesquelles un enfant sans beauté. Il pleurnichait. Sa mère le bouscula sur les rails, qu'il meure, mais l'enfant tint bon, et, sur le quai, presque droit, il rigola. J'étais content. Lui aussi.

Je rentrais dans le métro et ouvris un livre énorme qui gênait la vie de mon voisin. Il maugréait. Il énumérait tout bas ce qu'il aurait eu la liberté de faire si jamais je ne m'étais pas assis là, avec ce livre énorme sur mes genoux. Il appartenait à cette vieille catégorie de gens qui ne peuvent pas juste penser, lesquels doivent toujours souffler, d'un murmure, d'un cri, ce qui vient fruste à leur esprit.

Enfant de putain.

La deuxième station : une femme pénétra le wagon et, quelque part dans l'abstraction, la mer monta. J'essayai de référencer l'odeur de mes larmes. Vain. Elles sentaient. Fortes. Il fallut que j'explique mon émotion à la femme.

Bonjour madame.

Pourquoi tu pleures?

Je regarde ton visage et tu parais beaucoup trop triste. Je ne sais plus quoi faire.

Tu veux sortir du métro et faire l'amour?

Avec qui?

Je sortis du métro seul, sans mon énorme livre, et Luka Rocco Magnotta m'attendait sur sa mobylette. Il avait percé le pot du bolide et ce n'était pas juste pour faire comme les autres. L'objet soignait ainsi quelque bruit tonal qui tenait une note très basse, un sol des cavernes qui lentement se froissait de deux demi-tons : la des fondations / un gros souffle. Nous arrivâmes aux abords d'un hangar tout de rouille, lequel réverbérait des râles d'hommes prêts à jouir pour faire des sous.

J'ai le cul qui pique. Comme si y'avait des bouts de bois dedans.

Tu dois avoir trop mal.

Aujourd'hui se montait un bout de film : douze hommes soumettaient à l'esclavage sexuel un jeune garçon. Un jeune garçon avec des taches de vin. Il souffrait un baillon et l'heure durant, ses faux bourreaux le compressaient. D'un moment à l'autre le jeune bardache anticiperait le jugement de sa fille-mère. À vingt mètres du podium, Luka entretenait l'érection des sept mâles principaux. Il occupait un écart noir du préau et toutes les cinq minutes, une verge forçait sa gueule. Sans jamais y foutre. Ce n'était que des passages du désir. Le reste du temps, Luka Rocco Magnotta contemplait une page de l'internet qu'il rafraîchissait sans relâche : **la sienne officielle avec dix têtes de lui** (quid de l'entropie qui menace les pixels, ceux qui ne reforment votre visage qu'à l'état pseudo-parfait d'amas). Il saigna du nez ce jour-là.

Il disposait aussi de deux bouteilles pour vomir au besoin.

J'allais lui parler de ses vies et des miennes quand une espèce de monstre rougi de figure me l'arracha du bras pour le plaquer au sol et l'enculer. Je posai un genou à terre pour les photographier puis m'énervai de n'obtenir que des clichés blancs. D'un blanc impeccable. Quand l'espèce de monstre retourna vers le plateau, je découvris la manière qu'avait Luka de saigner par le froc. Je lui demandai de rester sur le ventre et cherchai du coton. Tandis que je désinfectais sa plaie, il se confessa un peu avant de vomir. Il ne se plaignait de rien du tout.

Lorsque j'avais douze ans, je me suis demandé comment pouvait se sentir l'homme qui a reçu le bras entier d'un autre homme dans son cul. Maintenant que je sais, je n'arrive plus à me poser des questions.

Tu crânes.

Je sais.

Une femme lui posa cinq dollars sur l'os au milieu de la nuit et Luka m'apprit qu'alors, il avait terminé le travail. Nous allâmes rue Saint-Laurent et Luka acheta trois robes; une bleue, une rouge, une jaune. Il s'habilla, la bleue par-dessus la jaune, insista pour que je porte la rouge. Je ne portais plus de rouge depuis la mort de ma mère, cette mort que j'avais seulement imaginée. Je n'étais pas sûr qu'elle soit morte. Nous courûmes derrière un camion qui nous déposa dans l'Ontario, près d'Hamilton. Deux beaux garçons dans la ville pleine d'aluminium.

Quand je cours j'ai envie de pleurer.

Pas moi.

Nous avons décidé de ne plus parler sans nous dire : *On ne se parle plus.*

Au milieu d'un champ Luka commença à tourner sur lui-même jusqu'à perdre la boule. Sa gigue devint si folle que je décidai de lancer la course d'un feu. Le feu devint énorme et je m'accordai un crime. Non. Je ne voulais ne plus me poser de questions car j'avais la tête grosse de flashes. Il y avait beaucoup de matière résonnante dans les friches proches et je fabriquai avec sept objets des pipes, des tubes, des marimbas. Puis je tapai des triolets (longtemps). Au milieu de tous les vacarmes, Luka Rocco Magnotta s'offrit de nourrir le feu et sa peau frémit. Le feu donna une image liquide du sacrifice. La personne s'effaça avec la manière limpide d'un effet Ken Burns. Quelle belle façon.

Les pompiers ont pris des photographies de l'après-feu mais ils ne les diffuseront pas sur Internet. J'appris plus tard que Luka Rocco Magnotta n'était pas mort et que le garçon que j'avais accompagné n'était pas Luka mais Bruno.

La véritable foi.



L'oiseau sans cœur

CHARLIE LEYDIER FAUVEL

Arthur avait rendez-vous dans une dizaine de minutes, derrière le manège de la place du marché. Il avait le temps de s'y rendre. Il vivait tout près.

Pourtant, il était parti en avance. Il voulait s'adonner à quelques vagabondages dans les rues adjacentes. Cette transition était très importante pour lui. Il devait apprivoiser la rue pour paraître à l'aise et serein. Ainsi, lorsqu'il retrouverait Chloé, il aurait l'air décontracté. Elle ne verrait pas la différence entre le Arthur d'il y a vingt ans et celui qu'elle retrouverait ce soir. Encore faudrait-il qu'elle se souvienne de son visage.

Arthur ne se rappelait pas l'avoir un jour embrassée. Durant sa balade, il repensa à chaque baiser qu'il avait donné pour remonter à celui-là. Il se souvint de son tout premier, qui avait été délicieux. Puis, le temps avait passé, et un jour il fût las d'embrasser. Ce geste jadis maladroit et splendide avait perdu de sa couleur. Avec le temps, tous les baisers se fanent. Quand il s'aperçut qu'elle, la plus précieuse, il ne l'avait jamais embrassée, il sentit un tremblement monter le long de ses jambes.

Arthur tenait à contrôler ce qui lui arrivait. Il planifiait tout. Si une rue était bruyante, il n'y amènerait pas Chloé, de même que si le trottoir était glissant, ils marcheraient de l'autre côté. Ces précautions l'assuraient que tout se déroulerait comme prévu. Il savait déjà qu'il la complimenterait sur son odeur avant d'avoir humé son cou. Il avait projeté de la faire rire en passant devant le jardin d'enfants. Il la trouverait rayonnante et s'émerveillerait de son savoir. Plus tard, il la serrerait fort dans ses bras, ici, tout près de cette vieille fontaine en bronze. Il lui dirait à quel point il regrettait ses choix passés. Il ne s'était pas senti prêt à un tel engagement, si tôt dans sa vie.

Mais ce soir, en passant devant la vieille fontaine de bronze, Arthur se pencha pour contempler l'eau. Celle-ci lui sembla différente.



Il l'avait pourtant admirée maintes fois auparavant. Son caractère immuable le rassurait. Cette fois, au lieu de voir son reflet dans le bassin, tout ce qu'il aperçut fut une immense flaque de sang, qui était venue noircir l'eau. On n'en distinguait plus le fond et, en inspectant les parois de cette fontaine, il vit un jeune oiseau sans vie, le cœur arraché. Pris de panique, Arthur s'enfuit et quitta la place.

Dans son parcours aléatoire, il emprunta les rues oubliées de sa ville, les chemins anonymes que personne n'ose prendre. Il traversa les routes effacées des cartes. Tandis qu'il s'égarait dans la nuit, son errance laissa place à l'oubli.

Lorsqu'il s'arrêta, essoufflé au milieu des ombres, il déboutonna sa chemise afin d'inspecter son torse. Ses doigts impatients et maladroits le trompèrent et firent sauter ses boutons qui cédèrent dans cette hystérie passagère. Il les entendit rouler sur le sol alors que, portant la main à sa poitrine pour sentir son cœur, il s'aperçut que ce dernier n'y était plus. Seule restait une cage rouillée par l'usure du temps.

Vingt ans plus tôt, Arthur avait vécu avec Lisa. Il l'avait connue un soir d'ivresse en attendant le train qui devait le ramener chez lui. C'était une femme torturée par l'extrême lucidité qu'elle avait du monde. Elle n'aimait pas grand-chose et, comme Arthur, avait arrêté de croire en ses passions après la mort de sa mère. Ils se complaisaient à vivre en marge d'une société qui n'avait jamais voulu leur attribuer de rôle. Le jour où elle lui annonça qu'elle était enceinte, il se sentit envahi d'un bonheur qu'il n'aurait jamais cru vivre auparavant. Il allait être père. Les mois passèrent et ils se préparèrent à l'arrivée du nouveau-né. Mais, très vite, il ne dormait plus et en perdit l'appétit. Lorsqu'il réalisa le sacrifice qui lui était imposé, il eut l'impression que le temps qui lui restait venait se resserrer autour de sa glotte, jusqu'à l'étouffement. Lorsque l'enfant vint au monde, il le vit comme l'aboutissement de ses échecs et comprit qu'en devenant père, il devrait enterrer l'homme qu'il aurait souhaité devenir. Voyant sa vie se scinder, un jour, alors que Lisa était rentrée se reposer chez ses parents, Arthur fit ses valises et quitta précipitamment son ménage.

Assis sur le palier d'un immeuble faiblement éclairé, lentement, il sortit de la poche intérieure de sa veste un morceau de papier plié en quatre. Il l'ouvrit.

Cher Papa,

Je ne peux pas te dire le nombre de fois où j'ai cherché autour de moi un regard tendre et admiratif pour accompagner mes pas. J'en ai souvent voulu à maman de ne pas avoir de mari et je pensais que ton absence était de sa faute. J'ai toujours eu cette rage en moi, celle qui me fait détester ceux qui m'aiment et se soucient de moi. Je sais au fond de moi que m'épanouir et me satisfaire d'une existence qui m'a été donnée par un lâche est un effort que je ne peux supporter. Tout ça me dégoûte, quelle vie pensais-tu que j'allais avoir après m'avoir abandonnée? Évidemment pour toi c'est facile, tu peux tout imaginer, je ne suis que l'ombre d'un rêve oublié. Mais j'existe, j'ai vingt ans et aujourd'hui, lorsque je pense à toi, qui que tu sois, je ne peux m'empêcher de t'aimer. Je sais que tu ne seras jamais mon père parce que tu ne l'as jamais voulu, et je n'essaierai pas de te faire changer d'avis, mais s'il te plaît, laisse-moi te rencontrer!

Je serai derrière le manège de la place du marché demain, à vingt heures.

Je t'y attendrai.

A très vite!

Ta fille, Chloé



La plage condamnée

DÉRIC MARCHAND

Le rosbif, c'est bon. Tout le monde le sait comme tout le monde sait que la lutte, c'est arrangé. C'est sûr qu'il y en a qui trouveront quelque chose à dire, mais quant à moi, c'est bon. C'est tellement bon que, même au micro-ondes, c'est un délice inoubliable. Pis je pense bien que c'est encore meilleur.

Paix à son âme, c'est ma mère qui avait inventé ça : le rosbif au micro-ondes. Le four avait dû briser, j'imagine. Pas le choix, le morceau de viande était acheté. Au micro-ondes, pif paf, c'est bon. On n'en parle plus. Ou plutôt j'en parle encore aujourd'hui... Le seul hic, c'est que la recette, je ne m'en rappelle plus.

C'est bête.

J'appelle mon père, l'Angoisse incarnée. Je lui demande, je lui dis : Heille Pa', as-tu ça la recette de 'Man?

- Quelle recette?
- La recette de rosbif au micro-ondes de 'Man, là. Sa recette.
- Non, pourquoi?
- J'avais le goût.

Comme d'habitude, il a jasé pas mal plus que ça, le vieux. Mais dans l'ensemble, c'est ça que ça voulait dire. Le reste, ce n'était pas important. De la peur barbouillée de regrets. Mon père, ça stresse vitesse grand-stress. Ça court à petits pas vite vite dans maison. Ça court tout le temps, tout le temps, *tout le temps*. Ça sait même pas pourquoi, ça sait même plus vers quoi. Après tant d'heures, de jours, de semaines, de mois pis d'années à la vivre, la panique est passée de la tête au corps. Ça se tord les mains, ça s'inquiète. Ça pense à tout, sauf à ce qui se passe *ici et maintenant*.

Il y a des personnes comme ça : des usines à problèmes. Quand il n'y en a pas, faut en fabriquer, pis vite. La chaîne de montage de la pensée négative, ça remonte loin. Bien plus loin que Henry Ford, ça c'est sûr. Les problèmes, ça fait quelque chose à faire, quelque chose à penser.





Pour ces gens-là, c'est toujours mieux que d'affronter le silence radio qui trouvent au fond d'eux. Ils prennent peur, ça se comprend. Ce n'est pas pour tout le monde, le silence.

Salut le père.

J'essaie de rejoindre mon frère. Ça sonne, maudit que ça sonne...

Il est trois heures de l'après-midi, il répond. Je l'ai réveillé, tout est normal. « Heille le frère, aurais-tu ça la recette de rosbif au micro-ondes de 'Man? »

Des recettes de rosbif au micro-ondes dans famille, on s'entend qu'il y en a juste une. Mais c'est comme ça : il faut toujours rajouter « de 'Man ». Les recettes, il y a du droit d'auteur là-dessus, même dans une famille. Surtout dans une famille. Ce serait comme porter le dernier coup au visage de ma mère de ne pas le mentionner. Pis pour tout dire, il est déjà assez magané comme ça, dans mes souvenirs en châteaux de sable. La mémoire vieillit, la mémoire change.

La mémoire en perd des bouts, pis des gros. Même ceux qui viennent de ta mère.

Mon frère grogne quelque chose. Il me dit qu'il l'a, quelque part, qu'il va me rappeler. Il raccroche, il va se recoucher. Mais il ne me rappellera pas, je le sais. C'est comme ça : il faut que je me débrouille seul, dans cette histoire-là.

Une chose est sûre, je ne dois pas rater mon rosbif. Ce serait *trop* grave. Si jamais je le mets là-dedans... si jamais je le mets là-dedans pis que je me trompe? Juste à y penser, je tremble, je capote. J'ai le dos qui devient tout trempé. Si jamais je le fais cuire quinze minutes au lieu de douze? Si jamais je réglais la cuisson sur *Power 7*, pis que c'était *Power 6*? Je ne m'en remettrais pas, c'est certain.

Il faut que je le réussisse du premier coup, je n'ai pas le choix. Il doit être parfait, comme la première fois que j'en ai mangé. Pis surtout, je raconte tout ça... mais qu'il n'y en ait pas un qui dise que je m'invente un problème, non monsieur.

Parce que s'il y a bien quelque chose de vrai, quelque chose qu'on ne peut pas prendre à la légère, c'est les gros morceaux de soi qui partent au vent. Vieillir, on aura beau dire ce qu'on voudra, ça se résume à avancer,



petit pas après petit pas, vers notre faillite personnelle, inéluctable et insignifiante à l'échelle du monde.

C'est peut-être bien vers ça que mon père passe ses journées à courir, finalement.

Assis dans ma cuisine, le rosbif décongèle devant moi. Sa couleur brune, sa sueur pleine de sang pis ses larmes de souvenirs amochés dégoulinent de partout. Ses cordes lui font des gros bourrelets saillants, comme les miens, pis ses chairs mortes demeurent muettes. Deux heures à regarder le rosbif, deux heures à regarder le micro-ondes, pis sa maudite horloge numérique que je n'ai toujours pas réglée, qui clignote pis qui me fixe. Elle me fatigue, mais le temps qui passe attendra : je suis occupé. J'essaie de retrouver la recette de ma mère, pis son visage.

Mais dans ma tête, les châteaux de sable ressemblent de plus en plus à des grosses garnottes. Pis moi, je peux juste les regarder. Je ne peux plus rien bâtir de ce côté-là de la plage, il est trop tard. Elle est condamnée : je ne peux pas revenir sur mes pas. Je peux seulement espérer avancer, et en perdre toujours un peu plus que la veille.

Le silence est long, et le silence est lourd.

La recette, je l'ai oubliée.



Et si les tarentules avaient des oreilles?

PASCALE HARFOUCHE CHEDID

J'ai eu la réponse à cette question après une longue conversation sur les arachnides, au cours de laquelle ma phobie était analysée par un couple : lui était un professionnel théorique de la peur, anxiologue du dimanche, elle, moralisatrice spécialisée dans tous les sujets. J'ai baissé ma tête comme si quelqu'un m'avait interpellé de sous la table et, visant les pieds de l'oratrice en question, je lui ai dit : vous avez une tarentule entre les jambes.

Un déchaînement prodigieusement rythmé se fit à l'instant même.

La dame, offusquée par ma phobie quelques instants auparavant, fit une cabriole digne d'une cascadeuse, et se retrouva dans la pièce d'à côté en une fraction de seconde.

Sa fille, une brave adolescente de quinze ans qui s'ennuyait à mourir, s'anima tout d'un coup, éclata de rire et regarda avec admiration la bestiole qui avait réussi à ridiculiser sa mère en public.

Le pseudo-psychothérapeute essaya de calmer la frénésie du moment en lançant une croisade à l'assaut du monstre, qui s'était enfui du côté de la chambre où madame s'était réfugiée, diamétralement opposée à moi.

Pour la première fois, j'étais reconnaissante envers une tarentule.

Objet de ma phobie depuis que je suis consciente de mon existence, j'ai toujours rêvé qu'un jour une force particulière me permettrait de lever le pied et d'écraser cette bête en criant : VICTOIRE!

Ce couple, je l'ai rencontré lors d'une cérémonie de remerciements organisée par un centre culturel, où j'avais joué dans une pièce de théâtre pour enfants. On y mettait en scène la phobie et la dame devenue critique dramatique trouva que j'avais admirablement bien joué mon rôle. J'ai eu la bêtise de lui avouer ma vraie phobie et toute leur conférence m'est tombée sur la tête.





« Est-ce que vous savez que les pattes de la tarentule évoquent le souvenir de la chevelure maternelle? », me lança sur un ton nonchalant le psy du dimanche. « Mais oui, évidemment », répondit sa femme comme si elle venait de terminer une thèse sur le sujet. Sans trop attendre ma réponse, mis en confiance par l'approbation de sa femme, il enchaîna : « Son abdomen représente le visage de la mère ; l'araignée renvoie à une femme cannibale menaçant son enfant de le dévorer de baisers. »

« Oh! oh! oh! », renchérit sa femme qui, insidieusement, disait plutôt « attention tu es coincée ». Ça me fit un tout autre effet : son double menton, sa bedaine, ses moustaches — je parle toujours de la femme — et ses lunettes rondes me rappelèrent vaguement un personnage. Mais oui, elle me rappelait le père Noël!

Oh celui-là, que j'ai cru en ce maudit bouffi.

Je rêvais 364 jours par année au cadeau qu'il allait me donner, mais aussi à son trajet, entre le ciel, le Pôle Nord et sa fabrique de jouets, qui ressemblait sûrement au magasin un dollar du coin, en plus grand.

Et un jour — fatalité — mon père me dit : « Viens, on va faire *un tour* dans le magasin des jouets. » Une forte déception s'empara de moi.

J'avais huit ans. C'était fini. J'avais compris.

Le psy des tarentules continua son discours, n'ayant même pas perçu dans mes yeux que j'étais déconnectée depuis plus de trois minutes. Il se fichait carrément de savoir si je l'écoutais, le comprenais, ou pas.

La jeune fille bâilla. Sa mère la toisa d'un regard criminel. La fille l'envoya se faire foutre du regard.

J'appréciais cette fille. Elle ne cherchait pas à faire bonne impression dans cet univers intellectuellement hypocrite. De temps à autre, elle me regardait d'un air agacé et ironique auquel je répondais par un sourire entendu. Nous étions complices mais muettes, sur le fond sonore monocorde de la voix du père, interrompue de temps à autre par le caquetage suraigu de la mère.

Il en était arrivé, dans son exposé psychanalytique, à un certain Hans, un pauvre petit enfant qui était apeuré par un fantasme





concernant son pénis, que Freud aurait étudié. Je n'y compris rien, parce que j'avais raté le début du conte de Hans.

Il prit une petite pause, et conclut très solennellement :

« L'araignée symbolise votre mère, et votre phobie vient du fait qu'il vous est impossible de la tuer. » Il renversa pompeusement sa tête aux lauriers transparents sur le dossier de son fauteuil, me regarda avec une suprématie absolue et burlesque, en quête d'une réaction soumise de ma part, un sourire aux coins des lèvres.

« Monsieur, ma mère est morte! »

Je lâchai cette phrase sans aucune intention ni tristesse. C'était venu chez moi comme une réponse à sa quête. Je ne savais pas que ça le déstabiliserait terriblement.

Il se confondit en excuses, au point où je doutai qu'il était l'assassin de ma mère, et sa femme renchérit en se métamorphosant en professionnelle des condoléances.

Je me taisais toujours. Quand la fille sut que je n'avais pas de mère, elle me jeta un regard envieux. Je la comprenais.

« Mais alors tout s'explique! », s'écria le freudien de nouveau.

Il s'élança dans une contre-théorie sur l'araignée-lycose qui me culpabilisait parce que je croyais avoir tué ma mère, alors que la tarentule, elle, plongeait sa victime dans un profond état de léthargie qui conduisait à la mort. J'avais tué la tueuse.

Un fondu enchaîné vint me sauver de cette réalité.

Ma mère!

La même année où je sus que le père Noël n'existait pas, on m'informa que ma mère, morte il y a deux ans, ne reviendrait plus.

Une réponse maladroite à mes questionnements me suggéra qu'il n'y avait plus rien après cette vie-là.

J'avais huit ans et je confrontais le néant pour la première fois de ma vie. C'était pire que la torture. Quand je ne jouais pas pour oublier, je pleurais sur le dossier d'un fauteuil, mon néant à venir. Je vivais le deuil de ma mort inévitable.

Cette même année, j'ai commencé à écrire.

De temps à autre, je songeais à ma mère. Je voyais un peu partout



des femmes qui lui ressemblaient... telle que je l'imaginai désormais. Elle était belle de cœur. Elle n'avait rien d'une tarentule.

« Vous me suivez? » Le psy du dimanche me rappela à la réalité amère. Je ne répondis pas. Je souris. Et c'est là que l'incident de la tarentule eut lieu.

Cinq minutes plus tard, tout rentra dans l'ordre. Le monsieur avait écrasé l'anthropophage bestiole, et sa femme avait bu une limonade et englouti un paris-brest qui lui avait remonté le moral. Du coup, elle reprit la tirade de son mari, insistant sur le ridicule de ma phobie. Bien sûr, ce n'était pas la tarentule qui lui avait fait peur, mais mon regard glacé par la frayeur.

Je regardai la jeune fille. Elle était si malheureuse. J'avais envie de la serrer dans mes bras, de la consoler, et de l'aider à rigoler sur le fait qu'elle avait une mère veuve noire et un père puceron.

Au fil des araignées, leur plaidoyer s'épuisa. Un silence bienheureux prit place. J'écoutais enfin la musique de fond. La vraie. L'Ode à la joie de Beethoven. La musique d'un sourd...

Je regardais autour de moi. C'était rempli de grosses têtes. Tous discutaient avec la même animation que mon couple « psy du dimanche » et « veuve noire ».

Des *manifestos* retentissaient. Il était question d'actualité scientifique, artistique et politique. Tous s'excitaient à débiter des flots d'information qu'ils avaient retenue de différents forums.

Je remarquais pourtant qu'ils ne communiquaient pas entre eux. Soliloques. Entretiens chimériques tous aussi mythiques que la tarentule italienne qui faisait danser les villageois pour guérir de son venin...

Je quittai ce lieu et marchai dans le noir. Un père Noël se tenait devant un magasin de jouets. Je me plantai devant lui pendant cinq minutes, dans une léthargie de morsure de tarentule, puis j'ai pleuré ma mère qui ne reviendrait plus jamais.

Abstraction synthétique

VANESSA COURVILLE

Blanc sur blanc.

Carré blanc sur fond blanc.

Blanc sur *moi* dans un
décor vide.

Blanc.

Blanc sur blanc.

Fond de teint blanc sur teint blanc.

Blanc sur *moi*
qui disparaît.

Blanc.

J'enlève discrètement mes vêtements derrière des rangées de cadavres où les yeux se faufilent en corbeau pour se poser sur mon corps. Des longs cils sortent de leurs paupières comme autant de doigts qui battent pour m'applaudir. Mes bras me couvrent. Ils cachent ce que j'ai en trop. Ce qui déborde dans leur moule rétréci à l'étau. La chevelure de la femme, qu'elle fait balader entre les os de ses hanches, tombe en fracas à l'orée de ses fesses. Je voudrais m'y enrouler jusqu'à sa nuque et me laisser tourner vers le bas afin que mon visage se heurte contre le sol. Je suis une fille en série dans une robe d'inspiration Kasimir Malevitch et mettre ma crème de nuit en plein jour ne suffit pas pour être un féminin résistant.

Placée en ligne parmi un peloton d'exécution, je suis un support à création. Mes cheveux lissés vers l'arrière et mes traits fades aux zygomatiques soulignés par le fard ne se distinguent en rien de ceux des autres. Le veston flotte sur mes épaules, suspendu sur le cintre métallique de mes clavicules et de ma gorge en crochet. Suspendu, et *moi*, perdue dans le creux des ventres faméliques. Perdue dans leurs rêves aussi. L'artiste influent s'approche avec son foulard au cou que je voudrais lui tordre. Il glisse sa main sur la couture de la manche qu'il lève et redescend. Il parle aux vêtements comme s'ils allaient lui répondre. Je suis une fille en série dans une robe d'inspiration Kasimir Malevitch et ce n'est pas la première fois qu'un homme me touche contre mon gré.



Un sac est mis sur ma tête pour que je ne souille pas l'encolure. Pour que je ne laisse pas de traces d'humanité sur la noblesse d'une œuvre d'art. Des ajustements faits au niveau de la taille avec des épingles traversent les épaisseurs du tissu et viennent piquer mon épiderme. La faim me dévore. Si elle continue à un rythme aussi violent, des taches rougeâtres apparaîtront à travers la blancheur des vêtements. Mes jambes sont insérées dans des bas collants pour faire disparaître les ecchymoses et la couperose qui en jonchent la surface. Je suis forcée d'enfiler des souliers dont la pointure, trop petite, fait de chaque pas un supplice. Je suis une fille en série dans une robe d'inspiration Kasimir Malevitch et le public pour lequel je défile ce soir ne remarquera pas que les grains de beauté sur ma peau forment des constellations.





Les perles

THARA CHARLAND

*On téléphone chez Lainou. Ça ne répond pas.
On peut toujours se remonter le moral en s'imaginant
ce qu'elle nous aurait dit pour nous remonter le moral.*

Au coin des rues Laurier et Saint-Urbain, on est assis sur le trottoir. On fixe nos lacets. On les a attachés ensemble, ça fait qu'on peut plus se lever. Les autos filent, frôlent, effleurent, fendent l'air humide du mois d'août. On a lu le mois passé dans le *Reader's Digest* que 6 078 piétons sont morts d'un accident de voiture l'année dernière et on a calculé que si on les empilait tous, le tas serait aussi haut que la Tour du CN. Le boulanger d'en face nous observe. Nous aussi! L'autobus 51 klaxonne. On se rend compte que c'est après nous. On se dit qu'il peut bien continuer à klaxonner, c'est pas pour ça qu'on va se déranger. Nos lacets sont liés, ligaturés. On ne bouge pas. On veut montrer au monde entier que nos lacets fusionnés, c'est une grosse métaphore. On met notre amour à l'épreuve.

On lit le journal d'hier. Les nouvelles sont plus intéressantes que celles d'aujourd'hui. J'ai la main de Jeanne sur ma cuisse. Je ne sais pas si c'est moi ou elle, mais c'est moite. On s'étourdit à se toucher. On s'échauffe, comme on dit. Il y a un banc d'autobus derrière nous. On n'en veut pas, on a décidé de le narguer. On ne veut pas se prélasser sur ses planches de bois bien vernies. On est au-dessus de ça.

On tire de notre sac d'épicerie deux palettes de chocolat. La chaleur les a fait ramollir. On les mange d'un coup, on se beurre la face, on se cochonne. C'est bon. Ça fait du bien. On se dit qu'on pourrait être ici pendant des heures, des jours, des mois, des années ou des millénaires. La chaleur de la fin de l'été — celle qui laisse des traces de sueur sur les



bancs du métro quand les cuisses s'en détachent — nous ferait fondre : on se souderait, se symbioserait, s'agglomérerait. On se ferait englutir par la neige du mois de janvier, on hibernerait dans les bancs gris slush bouette. Au mois de mai, on décongèlerait, on serait des miraculés de la vie, des impossibilités, des absurdités. L'hiver suivant, on se calcifierait, on se statufierait. Les pigeons viendraient chier sur nous, les touristes prendraient des photos avec nous, on ferait peut-être même la une de *La Presse*.

On se dit ça, pis plein d'autres affaires pas croyables, pendant que l'après-midi passe en douce. Il fait sombre maintenant. Les estranges sortent de leur trou. Jeanne a peur. Grosse poule mouillée. Moi, je fais mon *tough*. Les passants nous scrutent.

Il y en a un tout crotté et salopé qui essaie de nous parler. On lui dit de nous laisser tranquilles. Il veut rien comprendre, cet hostie-là. Il fixe Jeanne, pose sa grosse patte dégoûtante sur son épaule.

— T'es belle en sacrifie toi. Où est-ce que j'ai vu ta petite binette avant? Tu serais pas serveuse au bar au coin de Maisonneuve pis de Sanguinet?

Jeanne s'effarouche, se rebute, darde vers l'inconnu. Elle décide de sacrer son camp. Elle se lève, s'élançe et s'étale sur le sol. On a bien fait notre job. Le nœud a tenu le coup, mais pas la face à Jeanne. Elle saigne de partout. Il y a de la petite roche incrustée dans sa peau, comme des perles.

Le gars est parti.

Jeanne détache nos lacets. Elle me prend la main, mais c'est plus pareil. On retourne à la maison. On marathone les escaliers. La lasagne est encore sur le plancher. Le chat est lové contre le cactus.

J'ai couché ma peau à côté de la tienne pour continuer

KARIANNE TRUDEAU BEAUNOYER

De ce temps-là

J'ai passé un automne à me tanner des sutures du revers de ma peau, à entreprendre de les défaire une à une pour me laisser le champ libre, pour me donner de la place, pour me sortir de moi — venir au monde comme un carnage discret, suspendue par les plis de mon linceul déserté. Tassée entre quatre murs de trop, repliée face contre terre — en attendant d'être passée au travers de tous les remparts dressés pour me rappeler à moi.

Nulle part; ici

La certitude d'en avoir (un jour) fini. C'était rassurant. Le corps mis à mal comme brûlé par les nuits — leur blancheur obligée dans l'écho derrière la porte acharnée à ne défendre de rien. Une chambre perméable — un cinq et demie trois vies tassées — où grandir sans jalons. Quelqu'un ne viendrait pas assez vite, prendrait trop de temps, essaierait trop tard de rattraper ce qui s'était abîmé un peu. Rouge intermittent dans la fenêtre qui donnait sur une grande absence — toutes ces cigarettes clandestines pour appeler

Il se peut que je ne sois pas encore venue à bout de là d'où je viens

Il faut désamorcer la filiation de ton sein au mien. Ne gémiss pas dans ta panique qui annonce ma désertion imminente; je t'offre ma tête comme un trophée, fais-en ce que tu veux, un personnage de mélodrame — expose-la au salon, avec mon visage piégé dans le portrait de *famille*. Laisse-moi juste les mains libres pour inhumer les petites choses tristes.

Novembre par en dedans

Je m'arrange pour que ça reste dehors, que ça aille habiter ailleurs. J'ai tout recueilli de moi toute seule, c'est faisable c'est correct, je suis capable, je n'ai pas besoin de ton aide, de ton amour gâté, de tes étreintes (ça brûle), c'est faisable c'est correct. Je n'ai plus rien qui dépasse, qui accroche; mes ongles sont pour le verso de mon épiderme ça se revire de bord, ça se retourne contre moi. Je ne te grafigne plus en te donnant mal ce qu'il me reste de pas assez. Je me ramasse, ça fait ça de moins qui traîne.

Pour habiter

Il faudra limiter les moyens : calfeutrer les issues de secours, fermer les rideaux, s'étendre loin de l'autre pour contrer le froid pour effacer la chicane, laisser le chat dormir alors que nous non, ne rien se promettre (ça serait se mentir), défaire la table pour être sûres de n'avoir d'autel pour personne, rester ensemble, oublier la rue dehors et le feulement le soupir d'une vie laborieuse.

Célébrer les tranchées

on a lâché les chiens pour l'amour de dieu
j'ai posé toutes les bombes lavé ma face dans mon sang
pris les armes et la relève tu as pu te terrer enfin
et prendre le maquis

Sur la table (celle qu'on aura finalement gardée) on ne pleurera pas tous les tombés au combat, tous les abdiqués; on maudira l'euthanasie manière de mourir discréditée d'avance comme si s'en aller c'était toujours déjà lâche.

S'arracher les phalanges pour la piété parce que ne plus savoir quoi se faire pour s'arrêter de brailler.



[P] J'AI COUCHÉ MA PEAU... - KARIANNE TRUDEAU BEAUNOYER

Refuser le palimpseste

Quand on aura tout exhumé : les trahisons, les aveux délétères, les sceaux abîmés, la lumière d'octobre; il faudra que la force intacte, liminaire, ressuscite. Je pense à quelque chose à devenir, sauf que je reste petite et pliée je n'en ai pas. J'ai beau décomposer nos apories que je reste toujours subordonnée au secret de nos visages qui n'ont pas l'air qu'il faut. J'ai séché tes larmes de ma main petite sur tes joues mûres; j'ai caressé tes cheveux, dit que tout irait bien même quand ça n'en finissait plus de s'enrouler autour du temps; j'ai chicané plus fort que le vacarme en sourdine. J'ai porté mille masques de mère sur mon corps imberbe, cloué des refus dans les murs : je suis montée aux barricades, j'ai défait les paupières de la peine fissuré ma peau.

Des fois je pense à une tresse que je n'aurais pas faite, à une guerre que je n'aurais pas perdue : à une mère qui aurait pris le droit de s'en aller, de claquer la porte, d'aller mourir ailleurs digne.

quand même que ton nom ne se bifferait pas
que ton nom refuserait l'abîme
les traces de ta fuite ne s'en vont pas elles
dessinent toutes les nuits la prudence de la peur
à la cime des jours qui expirent
une humeur désolée





Voyages

MIKELLA NICOL

Je n'ai plus faim pour vos voix. Un buisson d'épines veille là où vous auriez trouvé mon corps. Je vous laisse l'hiver au bout de la nuit, je vais coucher ma peur sur les vagues. Les mains en porte-voix, pour mieux cracher les choses du ventre : je mettrai ma bouche en colère. Je chercherai le temps, les heures, pour les étendre comme un radeau et y coucher mon sang.

Ce sera comme boire tout le noir dans le ciel.

Je pars pour ce voyage infini de guérir.

*

Dans la ville interminable de mon chagrin, les gens parlent froid, les pieds tournent à vide. Ça sent la fumée moite des grands feux d'hiver qui consomment l'été. Tout le monde a abandonné.

Aujourd'hui,
il ne grise plus,
il ne chien plus,
il ne pleure même plus dans le vent.

Ici, les gens rentrent les yeux au creux des terriers, la peur tressée dans les cheveux. La rue grise et ses vieux loups de trottoir.

L'amour se cache dans les fossés avec les enfants en son centre. Ça sent la mer quand elle se vide. Dans cette ville, les sols sont bordés blancs d'oiseaux morts. On ne fait qu'attendre la chaleur, mais le matin s'étire dans les bouches en neige. Il faut glisser sur le givre vers un soir de plus. On ordonne les jours avec les autres jours, les peines avec les pleurs. Et les rires dans la voix des vautours. On range les corps dans la grande boîte des corps. La nuit doit toujours tomber, lourde, pour faire plier les hommes.

Je rame mon chemin.





*

Je marche le pays de la haine. C'est là que je te retrouve, sous les grands arbres de pluie.

Je suis la migrante. J'avance sur la terre d'ombre, dans l'étau serré de ta lumière. Migrent mon corps et son grand manteau d'amertume, tandis que pendent aux fenêtres de longues filles en mal de toi. Pendent leurs entrailles plus blondes encore que mon amour, où tu as planté tes fanions.

Je ne peux bâtir ma maison au milieu de ces avenues de silence, là où les chasseurs ont traqué ta seule parole blanche. Cet endroit donne mal au ventre, aux souvenirs du ventre.

Je te laisse ce territoire pour livrer bataille à l'ennui.

Je te laisse ton pays.

*

J'invente mon ultime fuite sous la terre, là où même les fous ne posent pas les yeux. Ce grand trou du monde où je coucherais ma peau.

Dans les tréfonds de ma tête, il n'y aurait plus l'abandon, il n'y aurait même plus la mort. Il resterait le sommeil, surtout au fond de l'eau.

Partout, le silence entre deux averses. Peut-être qu'il n'y aurait même plus l'amour.

Mais ce serait difficile.

Je ne marcherais pas. Quelqu'un me porterait. Je ne parlerais pas. On m'entendrait. Quelqu'un me bercerait, toujours.

Toujours. Il n'y aurait plus d'ordre. Mais on garderait la lumière, un peu.

Il resterait le sommeil.

Beaucoup,
très profond,
et très loin.

Pour l'amour, je ne peux dire encore.





Cet endroit n'existe que sous la terre de ma tête, et le bout du monde est plat comme ma main.

Je reviens vers le grand lit, reprendre mon corps chaud. Entasser ma peur et vos voix en un buisson d'épines.

Et y mettre le feu.






Lèche ma plaie, elle est profonde


RAPHAËLLE BEAUREGARD

la poussière tapisse mes veines
et je ne me sens plus maîtresse de rien
pas même la tienne

les ombres poursuivent mes contours
mais ne me pénètrent pas
ne m'embolisent pas



j'aurais aimé ne jamais savoir
ce que c'est que d'avoir froid aux os



vrai qu'il est dur de
croire
que pour le mieux se peut

liquide dans cette mer de roc
j'épouse
ta honte bleue

et je regarde mes pieds couler
vers les fragments de nos nuits

[P] LÈCHE MA PLAIE, ELLE EST PROFONDE. - RAPHAËLLE BEAUREGARD

des aiguilles surpiquent ce qu'il me reste de peau
et les jours s'empilent
indifférents
aux petits lagons qui constellent mon ventre

ils ont sillonné
le gouffre de mes douleurs
sans voir
les éclats de catastrophes

les aurores sont seules a magnétiser les possibles

Dehors de votre brève maison

ROXANE DESJARDINS

LES ARBRES
ont pleuré leurs
sur le *fleurs* trottoir.

l'orage commence.

SI TU OUVRES
TON OREILLE

J'ENTRE

en pitale de capucine

tu entends que

PETIT CRAQUEMENT

veut dire

fissure dans plaque tectonique

SANGLOT RAMASSÉ

cœur tronc

TINTEMENT
SECRET

très gros insecte coincé
dans engrenage



on compte sur nous pour la colère.
la tenir haute à côté de l'orgueil.



enfin
OUVERT

tu comprends que

NON

veut dire

tu entres
dans
sables mouvants
de moi-même.



lepied.littfra.com



L'intérieur de ce document est imprimé sur un papier certifié Éco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.

Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.

